

« La commission, dit-il, ne propose aucun changement. Les négociateurs et la commission ont fait tout leur possible pour améliorer les conditions. Une cession territoriale est douloureuse, mais il faut songer à la situation de Paris et aux menaces de l'ennemi qui occupe le droit des populations et qui occupe une partie de Paris. Ces douloureux malheurs sont le résultat de cause dont nous ne sommes pas responsables. »

« D'ailleurs, l'Europe s'émeut. On a tenté de nous désarmer, de nous épuiser; c'est le calcul qui est déjoué. »

« Pour le présent, il s'agit d'arrêter le fleau. Pour l'avenir, il s'agit de réparer le passé et de ne plus se réfugier dans le jésuitisme. (Mouvement et murmures.) »

« La commission a été un instant séduite par l'idée de se laisser à l'ennemi la latitude de faire tout ce qu'il voudrait, en référant tout au jugement de l'Europe. Mais avec les forts de Paris dans les mains de l'ennemi, nos armées désorganisées, nos lignes partout menacées la commission n'a pas cru devoir recourir à cet acte de désespoir irréparable qui aurait perdu Paris et la France, laquelle l'eût été sans être consultée. »

« Si vous refusez les préliminaires, c'est Paris la France entière envahie, et Dieu sait quels désastres. »

« Nous vous conseillons donc de ne pas vous abandonner au parti du désespoir. Quoi qu'il arrive, la France conservera le droit de maintenir sa mission dans le monde. (Protestations ironiques.) »

« La commission espère que, dans les circonstances présentes, nul ne s'abîmera derrière une abstention qui serait la désertion d'un devoir, et une abdication de responsabilité. »

« Avant de voter, M. Louis Blanc s'oppose au traité; il croit la lutte possible en substituant la guerre des partisans à la grande guerre. »

« Après le vote, M. Keller, au nom des députés de l'Alsace, de la Meuse et de la Moselle, proteste contre la cession qu'il considère comme nulle et non avenue. »

« Il se réserve de revendiquer l'union de ces départements à la France, pour laquelle ils garderont toujours une place dans leurs cœurs et à leurs foyers. »

« M. Keller ajoute : « Les députés alsaciens ne peuvent plus siéger à l'Assemblée; ils y représenteraient un pays cédé à l'ennemi. »

On lit dans l'Union nationale :

Il n'y a que quelques jours les journaux annonçaient que les membres de la députation du gouvernement siégeant à Bordeaux, c'est-à-dire les citoyens Crémieux, Glais-Bizoin et Gambetta, avaient palpé chacun la modique somme de 75,000 fr. comme traitement de ministres depuis le 4 septembre dernier. C'est un peu cher, vu l'état déplorable où ces grands hommes ont laissé la France en quittant leur ministère. Quelle différence avec les ministres de la Restauration tant colonisés !

M. de Villèle, par exemple, appelé au mois de novembre 1820 à prendre part comme ministre secrétaire d'Etat, aux délibérations du Conseil des ministres, mit pour condition à son acceptation qu'il ne recevrait aucun traitement.

Nommé ministre des finances, en décembre 1821, il avait droit à une somme de 25,000 fr. pour frais d'installation; il refusa.

Louis XVIII l'éleva, le 4 septembre (singulière coïncidence) 1822 à la dignité de président du Conseil. Un supplément de 50,000 fr. de traitement annuel était attaché à ses fonctions; et il refusa.

Lorsqu'il sortit du ministère, en 1828, Charles X exigea de lui qu'il acceptât la pension de ministre d'Etat. Cette pension fut inscrite au grand livre. Il s'empressa d'y renoncer aussitôt après la Révolution de 1830.

Enfin, un petit fait peint mieux encore que ces actes la simplicité des mœurs de ce temps et le désintéressement modeste

des hommes qui jouaient alors le principal rôle politique.

Le 15 novembre 1821, à la veille d'être appelé au ministère des finances, M. de Villèle écrivait à sa femme, à Toulouse: « Vends toujours du maïs, de manière à avoir devant toi un millier de francs. »

Ces quelques mots photographient, pour ainsi dire, l'homme tout entier et prouvent que jamais il ne serait venu à la pensée des ennemis politiques de ce grand ministre d'accuser M. de Villèle d'avoir acheté le Grand-Hôtel à la sortie de son ministère.

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 2 mars.

Le temps continue à être magnifique et c'est l'impression qui me frappe le plus dans ces jours de deuil public que ce contraste entre la joie de la nature printanière et la tristesse qui se lit sur tous les visages. J'ignore si les Prussiens sont sensibles à ces impressions philosophiques, mais ce qui a dû certainement les frapper davantage et les toucher de près c'est l'indifférence que leur témoigne la population parisienne. C'est en vain que l'éclat du soleil et les premières effluves du chevalier printemps invitent Parisiens et Parisiennes à la promenade, tout le monde reste chez soi, et à part nos mobiles de province qui traînent à travers les rues et les quais leur ennui et leur désœuvrement, on dirait que nous sommes encore en temps de siège, il y a même une teinte de chagrin de plus que nous ne nous connaissons pas alors.

Hier sur tous les boulevards et dans les principales rues, les magasins, boutiques, cafés, etc., sont restés fermés et n'ont ouvert que ce matin. Or, pour qui connaît la population parisienne et ses habitudes de flânerie et de vie en dehors, c'était là un sacrifice véritable et une preuve évidente que cette population sentait profondément l'amertume de l'épreuve qui était imposée à son patriotisme. Il va sans dire qu'à Passy, aux Champs-Élysées et dans tous les endroits occupés par l'ennemi, la claustration volontaire des habitants était bien plus sévère encore que dans le reste de Paris.

Un négociant du quartier que j'avais rencontré la veille m'avait annoncé ce qui est arrivé et me disait que tous les marchands qui ne fermaient pas ce jour-là s'exposaient à perdre leur clientèle, tant l'excitation des esprits était grande. Un fait qui a frappé tout le monde ou du moins, tous ceux qui ont eu l'occasion d'en faire la remarque, c'est que nos occupants n'ont pas l'air du tout, mais pas du tout, de vainqueurs. Même dans le quartier occupé par eux, ils ne se promènent que par escouade et ont perdu l'air insolent qu'ils avaient à leurs avant-postes, il y a quelques jours. Plusieurs femmes qui avaient osé leur parler, ont été maltraitées et huées par la foule et n'ont dû leur salut qu'à la protection de la garde nationale. Il paraît que plusieurs officiers prussiens, irrités de voir les cafés fermés ont tenté d'en faire ouvrir un de force aux Champs-Élysées; il a fallu l'intervention de la force armée prussienne pour éviter un malheur. Du reste toutes les précautions avaient été prises pour empêcher les conflits.

Les abords des points occupés étaient soigneusement gardés par nos troupes. J'ai vu moi-même dans le faubourg St-Honoré un officier d'état-major prussien qui, essayant de franchir nos lignes, s'est vu arrêté et cela à deux ou trois reprises différentes par une consigne inflexible. Un fait à noter c'est qu'on a arrêté à Montrouge sur la route d'Orléans quatre

soldats prussiens qui avaient cru sans doute pouvoir profiter de ce que l'attention générale était appelée d'un autre côté et avaient pénétré à Paris par l'une des portes du Sud. Par un reste de précaution, les gardes nationaux du XIV<sup>e</sup> arrondissement avaient été chercher dans le jardin du Luxembourg une des batteries d'artillerie amenées la veille place de Wagram et l'avaient arrangée en ligne sur la place de la mairie. Les réunions publiques qui se tenaient depuis quelques jours en vue des élections supplémentaires ont été, dès avant hier, suspendues par ordre. On avait menacé d'arrestation non seulement les contrevenants, mais encore les concierges des immeubles servant aux dites réunions. Mais on n'a pas eu besoin de recourir à ces mesures extrêmes. Ai-je besoin de vous dire après ce qui précède, que chacun ici, pour la France et pour Paris, aspire le terme de souffrances morales et matérielles qui deviennent plus aiguës et plus intolérables à mesure qu'elles se prolongent. Le Journal officiel nous annonce que hier soir à Bordeaux, les conditions de paix ont été ratifiées par 545 voix contre 107. Ce résultat était inévitable; il était attendu par tous. Aussi n'a-t-on pas été surpris d'apprendre que M. Jules Favre était parti ce matin à 6 h. pour Versailles et que M. Thiers était attendu à 8 heures en heure.

Faisons d'abord cesser l'occupation étrangère. Nous verrons ensuite à penser nos plaies.

Voici le texte de l'Ordre adressé aux marins de Paris :

Le contre-amiral, délégué du ministre de la marine et des colonies, fait appel au bon esprit des marins de la division de Paris, dans les graves et tristes circonstances où se trouve la France.

Malgré les efforts de tous; malgré le dévouement, le courage et le patriotisme dont les matelots ont donné tant de preuves pendant le siège de Paris, le gouvernement de la République a dû consentir à l'entrée d'une partie de l'armée allemande dans quelques quartiers de Paris; cette entrée se fera le mercredi 7 mars, à dix heures du matin. Si douloureux que doit être un pareil sacrifice, le chef du pouvoir exécutif a cru devoir l'accepter pour sauver et conserver à la France la ville forte de Belfort, qui forme, avec la Suisse, notre meilleure frontière vis-à-vis de l'Allemagne. Paris, qui s'est illustré par l'héroïque défense de ses enfants, donnera cette nouvelle preuve de résignation.

Les marins comprennent toutes les grandeurs et tous les sacrifices faits au pays. Eux qui ont pour mission de porter au loin le sentiment de l'honneur de la France, ils apprécieront celui-ci, et sauront se faire de cette abnégation un nouveau titre à l'estime.

Officiers, sous-officiers et matelots, je vous demande de rester, dans cette nouvelle épreuve, ce que vous avez été devant l'ennemi: des hommes de cœur, d'ordre, de dévouement. Aujourd'hui comme au milieu des tempêtes et des combats, ce sont les grandes vertus des marins; vous saurez les pratiquer.

Sous la pluie d'obus, sous la mitraille, sous le froid glacial, dans les forts, sur les remparts de l'enceinte, au Bourget, au plateau d'Avron, à Choisy-le-Roi, à Champigny, à Montretout, partout où il y a eu le danger à affronter, la patrie a défendu, vous avez porté haut le nom de la marine française. Soyez aussi grands dans l'adversité que dans la lutte; aussi généreux dans l'acceptation que braves et inébranlables dans l'avenir.

Restez calmes en présence des Allemands; évitez toute occasion de contact avec des ennemis que vous avez combattus et étonnés par votre courage; donnez à cette population de Paris qui vous honore pour votre dévouement, l'exemple de l'abnégation. Vous diminuerez ainsi notre malheur et vous vous montrerez dignes de nouveaux succès dans l'avenir.

Le contre-amiral, délégué du ministre de la marine et des colonies.  
DE CHALLIÉ.

— Crois-tu donc, par hasard, reprit Bantam, que je t'ai marié, que je t'ai fait homme heureux, et, ce qui vaut mieux, homme heureux, pour faire ce que tu fais depuis quelques jours?

— Je pense bien, reprit Ovestein, qu'il y a un projet dans la tête de monsieur Turbry.

— Tu trouverais charmant, toi, n'est-ce pas, de faire bonne chère, d'avoir une maison, et d'être le mari d'une belle femme, sans être un peu troublé dans ta béatitude?

J'attends toujours les ordres de monsieur Turbry, dit Ovestein d'une voix émue.

— Ovestein, tu prends ton bonheur un peu trop au sérieux; ton bonheur est bâti sur l'argile, et d'un souffle je puis le renverser. Tant que le criminel est vivant, il a le bourreau à côté de lui. Si je vais te dénoncer au premier attorney, tu es pendu.

— C'est vrai, dit Ovestein en baissant la tête.

— Les Davidson croient à ton mariage, mais je n'y crois pas, moi, entends-tu? Je suis ton maître et tu es mon esclave. Rien n'est ta propriété dans cette habitation, pas même ta femme.

Ovestein chancela et joignit les mains dans une attitude suppliante.

— Sois tranquille, je ne veux pas t'enlever ta divinité, je veux seulement bien te convaincre que tu dépend de moi, que ton sort est dans mes mains, et que tu dois me servir jusqu'au bout.

### La Basilique de Saint-Denis.

On lit dans le Figaro :

Nous recevons la lettre suivante; l'auteur ne fait pas mystère de sa signature, et son nom est une garantie suffisante de l'exactitude des actes qu'il signale.

Monsieur le directeur,

Ces jours derniers, j'ai visité plusieurs fois notre vieille et célèbre basilique de Saint-Denis. Au commencement du siège, un général français que je ne veux pas nommer eut la triste idée d'établir une poudrière dans les caveaux de Saint-Denis. On ne comprend pas comment un homme tant soit peu intelligent a osé exposer à une destruction irréparable un monument aussi beau, aussi élégant et renfermant des richesses archéologiques d'un prix inestimable. Il suffisait d'un choc, d'une frottement, d'une bombe égarée, d'une étincelle, d'un garde national, et le Saint-Denis de nos pères n'existait plus! Comment! mon général, vous n'avez pas compris cela? et vous avez pu arriver au grade de général! Ce qui doit nous étonner, c'est que l'ouverture pratiquée dans le mur des caveaux, sur la cour des Valois, et servant d'entrée à la poudrière, est restée six semaines sans porte, et que les gardes nationaux de faction, surtout lorsqu'ils avaient bien diné, se permettaient, la nuit, de visiter les caveaux de Saint-Denis avec une lanterne et en fumant leur pipe.

Pendant le bombardement, il est tombé sur la basilique plus de 200 obus; les tours seules en ont reçu plus de 90; un nombre plus grand encore est venu s'abattre dans un périmètre plus rapproché de ce qui prouve évidemment que la vieille abbaye servait de point de mire aux batteries prussiennes; que les Allemands, comme les Vandales d'autrefois, ne respectent nullement les monuments historiques, et que le roi de Saxe se souciait fort peu de troubler et de souiller les cendres de son aïeul, le roi Henri IV.

Les dégâts du bombardement sont nombreux sur la basilique; mais, grâce au blindage établi par M. Violet-Leduc, ces dégâts sont facilement réparables. Malheureusement, il n'en est pas de même des tristes et déplorables dévastations commises par des mains barbares depuis l'occupation prussienne.

Du côté du Nord, les grandes croisées entre la tour et la rosace, et la rosace elle-même, sont criblées d'éclats de projectiles. Un pilastre de la voûte du milieu a perdu 60 centimètres de pierre, ce qui est énorme dans une construction aussi légère.

Quelques colonnettes de la belle galerie à jour entourant l'édifice, sont brisées; un pan de nervure de la quatrième grande croisée du fond est démolie; un morceau de fonte a éraillé le tombeau de Constance d'Arles, femme du roi Robert. La partie inférieure du tombeau de Constance de Castille est écornée; le dais qui recouvre la jeune Renée de Longueville est touché; une fleur de lis de l'écusson est broyée.

Un obus a traversé les anciens vitraux remontant à Suger. Ce qui reste encore de ces vieilles reliques a été démonté et mis en lieu sûr.

Le Saint-Denis qui couronne le pignon de la façade principale a perdu sa tête, qui a roulé jusque sur le parvis de la cathédrale.

Les dévastations commises par les soldats prussiens sont des plus déplorables; ils s'attaquent aux objets les plus précieux de l'archéologie on en jugera par la simple nomenclature que je vais en faire.

Ovestein qui avait tremblé pour son amour conjugal, se rassura et dit d'une voix ferme:

— Je vous servirai jusqu'à la mort!

— C'est bien, Ovestein; ce soir, à onze heures, attends-moi, et tu seras seul pour me recevoir.

Ovestein partit, le cœur rempli de joie; on lui laissait sa femme; tout ce qu'on pouvait attendre de sa complaisance après tant de générosité inattendue lui était indifférent.

A onze heures, Bantam arriva et dit à Ovestein de prendre un flambeau et de lui montrer les salles basses.

Ovestein obéit. Bantam examina tout dans les plus grands détails; il sonda l'épaisseur des murs avec l'ongle du doigt, il essaya le mécanisme des fenêtres et des portes, et cette inspection minutieuse étant terminée, il dit, en s'arrêtant au milieu d'une petite chambre, isolée au fond d'une galerie:

— Il faut faire de cette place une jolie chambre à coucher de réserve. Il y a des meubles dans le chenil. A l'autre extrémité de cette galerie, tu établiras une chambre de réserve sans aucun luxe.

Tu ôteras ce petit verrou qui ferme cette fenêtre intérieurement et tu replacera de telle manière, qu'en touchant un clou extérieur il tombera.

Je comprends, monsieur Turbry...

— Tu ne comprends rien; l'estime défendu de comprendre. Le moment va venir où tu peux gagner cette habitation ou la perdre.

La statue de Catherine de Médicis, œuvre de Germain Pilon, a les deux pouces coupés et enlevés, elle a une entaille, faite par un coup de sabre, dans les mains.

La statue de Henri II a les doigts de la main droite brisés; il ne lui reste plus que le pouce. Le pied droit est détaché; le talon broyé d'un coup de crosse de fusil. Le gros doigt du pied a disparu.

Charles VI a perdu la main droite et le fronton frontal de la couronne.

On a pris la poignée de la dague de Duguesclin.

On a cassé et volé la main droite de Charles V; son sceptre et sa main de justice sont brisés.

Sancerre a huit doigts de disparus; on lui a arraché le sabre.

Charles Martel a un doigt de la main gauche coupé.

Jeanne d'Evreux a un fronton de sa couronne enlevé; un bout de doigt de la main droite détaché.

Blanche de France a les deux pouces cassés et volés.

Marie de Bourbon, tante de Henri IV, a les deux mains détachées et emportées.

Fépin le Bref a le sceptre cassé.

Charles d'Anjou, roi de Sicile, a la gaine du sabre écorcée.

Marie d'Espagne a les deux pouces cassés et volés.

La statue de Louis XVI a les deux pouces enlevés, et un coup de sabre sur le nez.

La statue de la France a deux doigts de cassés et emportés.

Le tombeau de Louis et Philippe, fils du comte d'Alençon, a perdu une tête d'ange et une tête de chimère. Cette profanation a été commise aujourd'hui même, jeudi.

Pour Dieu! qu'une voix plus puissante que la mienne se fasse donc entendre, et qu'elle arrête enfin ces hideuses profanations!

L. Testony,  
Chanoine de Saint-Denis, chevalier de la Légion d'Honneur, aumônier du bataillon Poulizac.

### Chronique locale & départementale

On nous adresse la lettre suivante:

Monsieur le Rédacteur,  
Par ordre de M. le Ministre de l'Intérieur la télégraphie privée est suspendue de nouveau pour tout le monde et dans tous les départements je vous prie de vouloir bien insérer cet avis dans votre numéro d'aujourd'hui.

Agréé, etc.  
Le chef de station  
CHÉPRIX.

On nous écrit à ce sujet :

Monsieur le rédacteur,  
Une dépêche affichée ce matin dans les Cendres nous apprend, que par ordre de M. le ministre de l'Intérieur, la télégraphie privée est suspendue de nouveau pour tout le monde, et dans tous les départements.

Quelle est la cause de cette nouvelle décision qui vient entraver les transactions et porter un nouveau coup au commerce déjà si éprouvé?

Nous pensons que M. le ministre de l'Intérieur devrait, dans l'intérêt général, faire connaître les motifs qui ont commandé l'adoption de cette mesure.

Veuillez, Monsieur, etc.  
J. T. L. N.

Voici le questionnaire adressé par la 3<sup>e</sup> section de la 8<sup>e</sup> commission (enquête industrielle et commerciale) à toutes les chambres de commerce de France :

1<sup>o</sup> Quel était l'état de l'industrie avant la guerre dans le département de... ?

acheta trois esclaves du Zanguebar et une jeune fille d'Agoa, qui devait être la femme de chambre de madame Ovestein. Le nouveau-mari avait de fréquentes entrevues avec Bantam, à la taverne de l'Albatros, mais il ne s'entretenait que de choses oiseuses, et Ovestein, intimidé par le regard étrange de son énigmatique bienfaiteur, n'osait jamais lui adresser une question et ne comprenait rien à sa fortune. Madame Ovestein domptait courageusement sa nature créole pour jouer son rôle actif de femme de ménage et mériter son bonheur. Elle donna bientôt à sa maison cet air de propreté domestique qui est d'origine hollandaise; elle assigna des attributions particulières à chaque esclave; elle veilla aux plus minutieux détails de l'économie intérieure, et, comme elle ne doutait pas de tout ce qu'il y avait de faux dans cette mise en scène, elle mit partout les innocentes apparences de la vérité.

Bantam affectait de ne donner aucun conseil, et Ovestein, charmé de cette marque de confiance, prenait l'initiative en beaucoup de choses, et lorsqu'il rendait compte de ce qu'il avait fait, un signe amical de Bantam exprimait une approbation. Les devoirs de bon voisinage devaient être remplis d'autant mieux, qu'un seul voisin existait aux environs, et un voisin hollandais. Les deux nouveau-mariés, suivis de leurs esclaves et couverts d'un parasol de Chine, rendirent une visite à Davidson. Au

re, Augusta et Maria furent charmantes et firent le plus gracieux accueil à madame Ovestein. Il est si doux d'avoir des voisins dans un désert!

Davidson ne perdit pas l'occasion de montrer ses arbres, ses plantes et ses fleurs à son visiteur compatriote. L'intimité s'établit très-promptement dans les relations à la campagne, surtout en pleine solitude: les visites devinrent fréquentes. Les Davidson se rendirent chez Ovestein et acceptèrent même cette collation de fruits et de rafraîchissements. On rentra, d'une habitation ou de l'autre et toujours le soir et fort tard il n'y avait aucun danger à courir, car le trajet était fort court, et les esclaves et les enfants ouvraient et fermaient la marche. Davidson était au comble du bonheur; il ne trouvait pas toujours dans Aurore et ses deux filles, un auditoire complaisant, et Ovestein, enchanté de causer avec un honnête homme, écoutait avidement tout ce qu'il plaisait à son voisin de lui conter sur les récoltes, les semailles, les greffes, les influences des lunes, surtout ce qui regardait le travail du bon agriculteur.

Un jour, à la taverne de l'Albatros, Bantam dit à Ovestein avec le ton d'un maître:

— Ce soir, à onze heures, la porte sera ouverte et tu m'attendras; ta femme et tes esclaves seront retirés; comprends-tu?

Ovestein prit la pose d'un homme qui ne comprend pas.